

Dans la cour, il y avait des hommes qui, sous la direction du maître de la ferme, étaient occupés à emplier de grands vaisseaux en ferblanc avec du lait destiné aux habitants de la ville voisine. L'écume blanche comme la neige qui rejaillissait sur les bords des vases paraissait d'une pureté irréprochable et appétissante. Muscabella, qui était épuisée de faim, de soif et de fatigue, ne put résister à la tentation d'y goûter. Elle dit à Muscarello :

— Je veux en boire un peu, car il n'est pas falsifié comme le vin. L'homme le plus dépravé n'oserait pas falsifier le lait. Quant à la bonne et honnête vache, elle est certainement incapable de commettre un tel crime.

Et sans attendre la réponse de son frère, elle vole, boit et revient. Mais elle était à peine arrivée à côté de lui qu'elle s'écrie :

— Oh ! que j'ai froid ! mon cœur est comme un morceau de glace et mes yeux se troublent ! Dis à notre mère....

La pauvre Muscabella ne put achever, elle était morte.... *Le lait était falsifié !*

IV. — LE POISON

Muscarello était anéanti par cette nouvelle catastrophe, et il se demandait comment tant de calamités pouvaient retomber sur lui. Dans sa douleur, il s'adressa à quelques petits insectes qui vauquaient sur un vieux mur de pierre, proche de la crevasse qui leur servait de demeure. Il les pria de l'assister pour enterrer décentement sa sœur. Quoique ces animaux eussent une apparence misérable, ils possédaient un cœur bon et compatissant pour la détresse des autres, car eux aussi, avaient connu les chagrins, et ils étaient accoutumés au malheur. Pieusement ils portèrent le corps de Muscabella dans sa tombe creusée à l'ombre d'un chêne. Muscarello, les yeux pleins de larmes, les remercia pour leur généreuse assistance, puis il retourna à la ferme sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, car l'excès de sa douleur avait paralysé toute sa pensée. Il murmurait :

— Que répondrai-je donc à ma mère quand elle me demandera : Où sont tes sœurs, Muscarello ? Je voudrais être anéanti, plutôt que de retourner à la maison sans mes sœurs. Je suis fatigué de la vie ! Je veux mourir !....

Il fut distrait de ses sombres pensées par l'arrivée du fermier qui paraissait violemment surexcité. Il tenait à la main un jambon dont la meilleure partie avait été rongée par les rats. Jetant le jambon sur la table, il dit à sa femme :

— Il faut que cela finisse ! Les rats dévorent tout dans la cave. Va tout de suite chez le pharmacien et achète-moi du poison pour les rats. Mais il me faut une bonne drogue, la meilleure qu'il puisse vendre, car je veux les exterminer jusqu'au dernier.

La fermière partit laissant son mari tempêter, vociférer contre les rats du monde entier. Muscarello, qui avait tout vu et tout entendu de l'endroit où il s'était réfugié se répétait en lui-même.

— Oh, comme je suis fatigué de la vie !

Bientôt, la femme du fermier fut de retour et elle déposa sur la table un paquet assez semblable à un morceau de savon.

— La drogue que j'ai achetée, dit-elle à son mari, est une nouvelle préparation qui surpasse tout ce qui a jamais été offert au public. Le pharmacien m'a affirmé que ce poison contient de l'arsenic, de la strychnine, de l'acide prussique et d'autres ingrédients plus forts encore. Il ajoute qu'il est si puissant et en même temps si prompt, que si même un éléphant en prenait gros comme la pointe d'une aiguille, il serait foudroyé à l'instant.

— Bon, pensa Muscarello, à présent j'ai mon affaire. Il faut que je mette fin à ma misérable existence. Un poison assez fort pour exterminer les rats et pour tuer un éléphant doit être suffisant pour avoir raison d'une pauvre petite créature telle que moi.

Le souvenir de sa mère chérie ne peut l'arrêter dans sa funeste résolution. Il pense bien aussi un instant à une petite mouche bleue qui est jeune et gentille et avec qui il a autrefois passé de délicieux moments derrière les rideaux d'une fenêtre. Avec elle, il aurait pu écouler des jours heureux

entouré de nombreux enfants dont il aurait soigné l'éducation et qui auraient été sa consolation et ses soutiens dans la vieillesse. Mais il repousse bien vite loin de lui ces mirages enchantés et vole vers la table où l'attire la drogue fatale. Son désespoir redouble ses forces. Il mord avidement au gâteau et volontairement il se donne la mort. Ayant mangé le poison qui doit mettre fin à ses souffrances, il retourne vers l'endroit où il avait trouvé un refuge, près d'une fissure dans laquelle il espère tomber en mourant, afin de ne pas devenir la proie des araignées qui tendent leurs filets au plafond.

À présent qu'il n'a plus rien à espérer dans ce monde de misère, le malheureux Muscarello attend avec résignation le moment suprême !....

Il attendit longtemps, mais la mort ne vint pas, car.... LE POISON ÉTAIT FALSIFIÉ !

OCT. CUISSET.

Traduction libre.

NOS GRAVURES

LA FRÉGATE FRANÇAISE " REDOUTABLE "

Le *Redoutable*, un des vaisseaux de guerre de l'escadre française en évolution actuellement à Toulon, a été construit en 1876. Il se compose de fer et d'acier, mesure 318 pieds et deux pouces de long et 64 pieds de large, ayant un déplacement de 9,200 tonnes, et ayant un tirant d'eau de 25 pieds six pouces. Les machines sont de la force de 6,071 chevaux, et font mouvoir deux hélices qui donnent au navire une rapidité de 1,466 nœuds à l'heure.

Il emmagasine 510 tonnes de charbon, ce qui lui suffit pour parcourir une distance de 2,800 milles à raison de 10 nœuds à l'heure. La coque est protégée par une cuirasse en fer plaqué de 14 pouces d'épaisseur et la batterie centrale par une cuirasse de 9 pouces. La batterie centrale est montée de 8 canons rayés de 24 tonnes, se chargeant par la culasse, dont le calibre est de 27 centimètres de diamètre.

Les canons, montés en barbottes ; sont au nombre de six, avec un calibre de 14 centimètres de diamètre. Le navire porte en outre douze mitrailleuses et quatre canons à torpilles.

LES CHINOIS CHEZ EUX

Les idées, les usages, la manière de sentir et de juger, diffèrent complètement d'Occident en Orient.

En Canada, quand nous rencontrons un ami, nous lui serrons cordialement la main ; le Chinois, lui, s'avance au contraire, en tenant les poings fermés et en serrant ses mains l'une contre l'autre. Dans une visite, l'Européen ôte son chapeau ; le Chinois garde le sien sur la tête. Chez nous, c'est par la soupe, puis par la viande ou le poisson que commence le dîner, qui se termine d'ordinaire par les fruits et les liqueurs ; en Chine, le repas commence par les liqueurs et les fruits, pour finir par la soupe et par le poisson. Le deuil des Chinois se porte non pas en noir, mais en blanc, et pour ensevelir leurs morts, ils ne trouvent jamais de couleur assez gaie, sans toutefois employer le blanc. En Europe, les mariées se mettent en blanc ; cette couleur est, au contraire, interdite aux épousées chinoises. Celles-ci, au lieu d'avoir à leurs noces, comme chez nous, de jeunes demoiselles d'honneur, au visage frais, à la robe virginale, n'ont pour escorte que de graves matrones tout de noir habillées. La jeune mariée est heureuse d'aller faire un voyage de noces au bras de celui qu'elle a choisi pour époux ; l'épousée chinoise passe le premier mois enfermée avec son mari, ce qui a au moins cet avantage que ses amies peuvent la trouver, quand elles viennent pour lui rendre visite et pour la féliciter.

En Chine, le nom de baptême ne précède pas le nom propre ; il le suit. Pour embrasser sa tendre progéniture, une mère chinoise ne porte pas l'enfant à ses lèvres, mais à son nez, comme si c'était une fleur dont elle voudrait aspirer le parfum. Quand un écolier récite sa leçon, il ne se présente pas à son maître de face ; il lui tourne le dos. Le

livre que ce maître tient à la main est l'inverse de tout ce que nous sommes habitués à voir en Europe, en fait de livres ; il commence par la fin ou, du moins, par ce qui, chez nous, est la fin. La pagination ne se trouve pas en haut, dans le coin à droite, mais aussi près que possible du bas de la page. Par contre, les notes sont placées en haut, et non pas en bas ; le titre général est sur la marge de chaque feuillet, et, pour lire le contenu du livre, il faut procéder de droite à gauche.

On le voit, entre nos usages et ceux des Chinois, entre nos idées et les leurs, il y a un abîme. Tandis qu'ils sont, pour nous, la nation arriérée par excellence, le peuple immobilisé dans une routine absurde, nous sommes, à leurs yeux, de purs barbares.

Notre gravure représente très exactement les types populaires et les intérieurs des maisons, dessinés d'après des documents pris sur nature. La brouette à voile, le marchand de jouets, le marché, le café, les fumeurs d'opium, la barque, les écrivains publics, les tombeaux que nous représentons donneront à nos lecteurs une idée de cette civilisation toujours curieuse à étudier.

LE CHEMIN DE LA VIE

Il n'y avait autrefois dans mon petit village que deux " ceintures bleues ", comme on appelait les élèves de collège : Wilfrid, et moi. Inutile de dire que nous étions les meilleurs amis du monde, que nous passions nos vacances ensemble, et que nous ne nous séparions jamais sans regret. J'ai oublié de vous dire que nos parents, pour une raison ou pour une autre, nous avaient placés dans des collèges différents.

On se consolait assez d'une séparation de dix mois, mais on n'aurait guère pu passer une journée sans se voir pendant les vacances. C'était un frère pour moi, j'étais un frère pour lui.

Au collège, Wilfrid était aussi dissipé que bon travailleur. Brave et généreux cœur, il était aimé de la plupart de ses confrères et craint des autres : c'était un bon moyen d'être en paix avec tout le monde. Toujours le premier à l'ouvrage, il n'était jamais le dernier au jeu, et le soir quand dormait le gardien du dortoir, escapades au dehors, promenades dans le village, longues rêveries au bord de la petite rivière, et le lendemain la férule, la terrible férule et des penums à n'en plus finir. Puis, dans les dernières années, petits billets doux écrits à la jeune élève qui ne manquait jamais de venir les chercher au pied du mur du couvent : rencontres dans le parc à l'heure où l'on dîne, promesses d'amour, serments de fidélité....

Le temps si bien employé passe très vite, même au collège ; le jour des adieux arriva.

Ils étaient douze sur la scène, douze *finissants*, et moi, noyé dans la foule, je suivais avec curiosité les différentes émotions qui se traduisaient sur leur figure. J'étais ému, j'avais passé par là, moi aussi.

Le discours d'adieu fut solennel et touchant ; Wilfrid parlait avec chaleur, tandis que ses yeux mouillés de larmes, cherchaient Maria.

Pauvre jeune fille ! elle était triste, elle aussi.

La foule s'écoula lentement ; les jeunes élèves, deux mois de vacances au soleil, s'élançèrent au dehors en poussant des cris de joie. Wilfrid me prit par le bras et me conduisit vers Maria.

— Tu pars, lui dit-elle.

— Oui, c'est vrai, mais je t'aimerai toujours toujours.

— Moi aussi ! répondit Maria, avec des larmes pleins les yeux....

Puis la vapeur siffla, un panache de fumée s'éleva dans les airs.... Adieu !

* *

Etrange est la destinée, impénétrables sont les secrets de l'avenir.

Deux mois après, Maria recevait de son fiancé une longue lettre se terminant par ces mots :

" Nous nous aimons trop, et la vie est trop courte. Pour quelques années de bonheur en ce monde, ce serait folie de risquer le bonheur éternel.

" Je t'aime ! nous nous marierons au ciel.

" WILFRID "